

Amérique : l'environnement colonial

Jean-Paul Métaillé

► **To cite this version:**

Jean-Paul Métaillé. Amérique : l'environnement colonial . Les Amériques. Du précolombien à 1830, pp.79-84, 2016. <hal-01524904>

HAL Id: hal-01524904

<https://hal-univ-tlse2.archives-ouvertes.fr/hal-01524904>

Submitted on 19 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

J.P. Métaillé

Amérique : l'environnement colonial

In : *Les Amériques. Tome I- Du précolombien à 1830.* Sous la direction de Michel Bertrand, Jean-Michel Blanquet, Antoine Coppolani et Isabelle Vagnoux. Laffont. 2016. pp.79-84

La découverte, la conquête et la colonisation des Amériques ont provoqué des bouleversements environnementaux d'une ampleur extraordinaire. En à peine quelques siècles, le continent américain fut le théâtre d'une transformation globale.

Le choc biologique

Le premier des bouleversements qui suivit l'arrivée des européens fut celui qui a été appelé par E. Leroy-Ladurie « l'unification microbienne du monde ». Pour des populations amérindiennes séparées du Vieux Monde depuis plus de 30 000 ans, la plupart des maladies apportées dans les bateaux des conquérants étaient des nouveautés complètes et s'avèrent terriblement meurtrières. La variole débarqua à Hispaniola en 1518 et arriva en 1520 à Tenochtitlan avec les armées de Cortés et dans l'empire inca en 1525, bien avant les espagnols. La rougeole suivit en 1530-31, puis le typhus en 1546, la grippe en 1558, la diphtérie, la peste... Les démographes estiment que la population des régions mexicaines et andines avait diminué de 80% à 95% au début du XVII^e siècle, sous l'effet des maladies, de l'esclavage et de la guerre. Dans les Caraïbes (Hispaniola, Cuba, Jamaïque, toutes les petites îles), des peuples entiers disparurent ó on peut citer les Arawaks et les Caraïbes- alors que la population précolombienne y est estimée à plus de 5 millions d'habitants. Le phénomène se produit au même moment en Amérique du nord : les épidémies suivirent l'arrivée des premiers bateaux d'exploration et de pêche et dépeuplèrent les rives du Saint-Laurent. En Amérique du sud, Orellana, lors de son expédition de 1544, trouva les rives de l'Amazonie peuplées tout le long du fleuve ; elles étaient désertes au siècle suivant. La courbe démographique se releva un peu au XVII^e siècle, mais de nouvelles épidémies vont se répandre au début du XVIII^e siècle et continuer de frapper jusqu'au milieu du 19^{ème} siècle.

Les conséquences environnementales de ce désastre démographique furent considérables. D'une part, le dépeuplement conduisit les conquérants espagnols à réorganiser l'espace en

regroupant les populations survivantes et à abandonner d'anciennes régions agricoles. D'autre part, cette rétraction des zones peuplées entraîna une dynamique végétale rapide et un retour de la forêt. En deux cents ans, c'est une nouvelle nature qui prospéra, créant des paysages que les voyageurs et botanistes, à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle, considèrent comme « vierges ». C'est en fait à ce moment-là que commença vraiment le « Nouveau Monde »

L'impérialisme écologique : la transformation de l'environnement par les plantes et animaux du Vieux Monde

Les produits de des agricultures amérindiennes furent largement et rapidement diffusés dans le monde entier après la Conquête, mais le continent américain fut en retour l'objet d'une manipulation agricole à grande échelle, par des introductions massives de plantes et surtout d'animaux qui bouleversèrent globalement les systèmes agricoles et l'environnement des sociétés amérindiennes.

Des paysages de plantations

Le premier des néo-paysages agricoles fut celui des plantations de canne à sucre. La canne fut introduite dans les Caraïbes dès 1493, puis au Brésil en 1501. Au XVI^e siècle toutes les îles des Caraïbes et des Antilles étaient dévolues à la canne à sucre, qu'on retrouvait aussi au Mexique, en Colombie, au Venezuela, dans les Guyanes, au Brésil, au Pérou et en Equateur. Partout, la culture de la canne conduisit à la destruction rapide des forêts, à la fois par l'épuisement des terres entraînant de nouveaux défrichements et par l'exploitation du bois pour chauffer les fours : la production d'un kilo de sucre demandait alors 15 kilos de bois. L'apogée des plantations fut donc parfois de courte durée dans les îles où les forêts étaient limitées, et la production décrut dans les Antilles dès la fin du XVI^e siècle. Dans le Nordeste brésilien, le défrichement de la forêt atlantique était déjà largement entamé au XVII^e siècle et des réglementations spécifiques de protection apparurent dès 1660. Malgré des perfectionnements techniques, la dégradation des sols et de la végétation resta un phénomène général pendant plusieurs siècles.

Les autres introductions furent beaucoup plus discrètes ou tardives ; le blé, l'avoine, l'orge étaient cultivés durant le XVI^e et le début du XVII^e siècle au Mexique, au Pérou et dans les colonies d'Amérique du nord, mais leur expansion fut entravée par la concurrence du système

maïs-courge-haricot. Les agrumes -oranges douces et amères, citrons- furent introduits pour la première fois, comme bien d'autres plantes, par Christophe Colomb en 1493, mais ne donnèrent pas d'exploitation jusqu'au XIX^e siècle. Le café fut introduit aux Antilles au début du XVIII^e siècle mais là aussi ce ne fut qu'au XIX^e siècle que l'expansion de sa culture commença à changer les paysages. En revanche, une autre plante prit très vite une place importante dans les cultures et le paysage tropical : la banane Plantain, qui arriva en 1516 à Hispaniola. Facile à cultiver, productive, elle devint un élément incontournable de la nourriture des pauvres, avec le manioc.

Le transfert chaotique du pastoralisme européen aux Amériques

L'introduction des bétails européens se fit dès le second voyage de Colomb, qui ordonna à ses navires de se charger de troupeaux aux Canaries pour en peupler Hispaniola ; la traversée se fait avec un millier de brebis et de chèvres, des bovins, des porcs, quelques ânes. D'autres troupeaux suivirent, en provenance des Canaries ou d'Espagne. Les bovins furent introduits pour la première fois sur le continent sud-américain en Colombie en 1525. L'élevage se développa partout où les conditions étaient un tant soit peu favorables et dans un laps de temps très court, s'accompagnant systématiquement d'un processus d'ensauvagement : le marronnage. Les marins ayant pris l'habitude de lâcher du bétail dans les îles pour se constituer des réserves de viande, les porcs en particulier se répandirent en masse dans les forêts et brousses subtropicale, au sud des Etats-Unis, sur les côtes de l'Amérique centrale et de l'Amérique du sud. Au milieu du XVI^e siècle, le grand élevage bovin et ovin des estancias mexicaines fut implanté dans tout le Mexique central et du nord, et sur les terres tropicales de Veracruz. L'ensauvagement des bovins fut général ; en 1540, ils étaient tellement abondants que le prix de la viande s'effondra à Mexico. Des phénomènes de dégradation de la végétation, de surpâturage et d'érosion des sols apparurent dès le XVI^e siècle dans des milieux qui n'avaient jamais connu une telle abondance d'herbivores. Des bataillons de végétaux européens accompagnèrent les troupeaux : fougères, plantains, graminées, trèfles, armoises, renouées, chardons. A la même période, les bovins furent lâchés en masse dans les basses terres et les llanos colombiens et vénézuéliens, où là aussi ils s'ensauvagèrent et précédèrent les hommes dans les savanes.

En Argentine, les bovins et chevaux lâchés au moment de la première fondation de Buenos Aires en 1536 vont trouver dans la pampa un environnement exceptionnellement favorable et, lors de la seconde fondation de la ville en 1580, les colons trouvèrent aux alentours du site des

troupeaux considérables. Une relation écologique particulière s'est alors établie entre les herbivores européens et l'écosystème pampéen. En effet, la grande faune herbivore était peu abondante dans les pampas depuis des millénaires. L'introduction des bovins et équins, qui vont se reproduire en quantités innombrables, recomposa l'écosystème prairial en introduisant de nombreuses plantes européennes, en favorisant les plantes annuelles et en réactivant la fertilité des sols par leurs déjections et leurs cadavres. L'activité biologique va fut décuplée et la pampa se couvrit de troupeaux de millions de bêtes. Et contrairement à ce qui s'est passé ailleurs sur le continent, la population indigène s'accrut, bénéficiant de cette source de nourriture inépuisable et de la re-domestication des chevaux ensauvagés. Les indigènes Tehuelches et Araucans, grâce au cheval, devinrent des peuples nomades extrêmement mobiles et d'une efficacité guerrière qui leur permit de résister plus de trois siècles à la colonisation.

En Amérique du nord, les Apaches et Comanches très vite domestiquèrent le cheval *Mustang* -mot provenant de l'espagnol *mestengo*, « vagabond »- dès 1650, et un siècle plus tard tous les peuples de l'Ouest nord-américain furent à cheval. Là aussi cette domestication changea le mode de vie des tribus, leur donnant un accès bien plus facile aux bisons, et une véritable « civilisation des plaines » émergea et dura plus d'un siècle, jusqu'à son effondrement au XIX^e siècle. L'ampleur des espaces, les guerres et les pillages de troupeaux expliquent l'abondance des mustangs jusqu'à la fin du XIX^e siècle, où l'on en comptait encore plus d'un million aux Etats-Unis.

L'exploitation et la surexploitation de la faune

John et Sebastian Cabot ouvrirent la route du Nord vers l'Amérique en 1497 et en revinrent avec la nouvelle de l'extraordinaire richesse en poissons (morues, saumons) de la région du Saint-Laurent et de Terre-Neuve. Les archives mentionnent des départs de bateaux de pêche bretons vers les bancs de Terre-Neuve en 1506, et de baleiniers en 1547. Ce fut le début de la grande pêche à la morue, qui devint pour plusieurs siècles une des principales activités maritimes dans l'Atlantique nord. Au début du XVII^e siècle on comptait une flotte de plus de 400 navires la pratiquant dans les grands bancs. Les stocks de Morue paraissaient inépuisables mais chutèrent au XX^e siècle, et le Canada dû se résoudre à interdire toute pêche en 1992 pour éviter la disparition totale du poisson.

Parallèlement, les baleiniers écumèrent tout l'Atlantique nord et spécialement les mers baignant le Groenland, le Labrador et Terre Neuve, aboutissant là aussi à une surexploitation des stocks de baleines et cachalots. Au XVIII^e siècle, les baleiniers durent lancer leurs expéditions vers le sud de l'Atlantique et du Pacifique, dans les eaux de Patagonie et de l'Antarctique. Puis ils remontèrent vers le Pacifique nord, les côtes de la Colombie-Britannique, de l'Alaska et la mer de Béring, chassant non seulement les baleines mais aussi les autres mammifères marins : morses, otaries à fourrure, phoques. La pression sur les ressources mena très vite plusieurs espèces à l'extinction ou quasi-extinction. Ce fut le cas de la Rhytine de Steller, énorme mammifère marin de près de 10 tonnes, découvert en 1741 et exterminé dès 1765.

Les ressources de la faune continentale de l'Amérique du nord servirent de base à une autre exploitation quasi-industrielle, au travers de la trappe et du commerce des fourrures. C'est la fourrure du castor, très prisée en Europe pour la fabrication des chapeaux de feutre, qui va constituer longtemps la base du commerce. Dès que les premiers établissements permanents furent créés au Canada et sur la côte nord-est de l'Amérique, au début du XVII^e siècle, la traite se mit en place avec les amérindiens et des équipes de trappeurs. Dans les colonies anglaises et au Canada, les populations de castor déclinèrent dès 1640. Avec la création de la Compagnie de la Baie d'Hudson en 1670, la trappe s'étendit à tout l'ouest et le nord du Canada. Fin XVIII^e siècle, les régions proches de la Baie d'Hudson étaient épuisées. Avec la colonisation rapide de l'Ouest nord-américain et canadien, le commerce des fourrures continua malgré tout, mais les populations de castors s'épuisèrent : au XIX^e siècle il avait alors presque totalement disparu des Etats américains de l'Est, des grandes plaines, du sud du Québec et de l'Ontario. L'impact sur les autres animaux à fourrure (vison, ours, loup, loutre) suivit plus ou moins les mêmes tendances, et d'autres espèces furent être mises à contribution, comme la Loutre de mer sur le littoral pacifique, pratiquement exterminée. Plus de trois siècles d'une chasse intensive perturbèrent profondément les écosystèmes du continent. Les Castors jouaient un rôle important dans le fonctionnement des systèmes fluviaux, en régularisant les débits et stabilisant les berges par leurs multiples barrages. La trappe a conduit à leur disparition de nombreuses régions, ce qui a entraîné en des phénomènes d'érosion inédits, des étiages plus prononcés et un appauvrissement de la biodiversité des rivières.

De nombreuses autres espèces nord-américaines furent amenées à l'extinction ou presque, par la chasse et/ou la destruction de leurs écosystèmes. La plus connue est bien sûr le bison, mais

il ne faut pas oublier non plus l'impact de la chasse industrielle sur les populations de cervidés des forêts et prairies tels le cerf de Virginie, l'élan, le cerf-mulet, le wapiti. On estimait leurs populations à plus de 40 millions d'individus au XVIII^e siècle, ce qui en faisait le stock le plus important après le Bison ; il n'en restait plus que 500 000 au début du XX^e siècle. La quasi-disparition du bison accompagna celle de l'écosystème de la Prairie des Grandes Plaines qui a constitué l'image mythique de l'ouest américain. Dès les années 1840, la mise en valeur agricole fit presque totalement disparaître les riches Prairies hautes (*tall grass Prairies*) de l'est des Grandes Plaines et de la région mississippienne, et ne laissant par la suite que des lambeaux des Prairies steppiques dans les Hautes Plaines (*short grass Prairies*), largement modifiées par le pâturage des ovins et bovins.

Bibliographie

Guillermo Bengoa. « L'invention du désert. La conquête des terres vierges de la Pampa argentine ». In J. Monnet (dir.), *Espace, temps et pouvoir dans le Nouveau Monde*. Paris, Ed . Anthropos, 1996. p. 115-162.

Virginia De John Anderson. *Creatures of Empire. How domestic animals transformed Early America*. Oxford University Press. 2004.

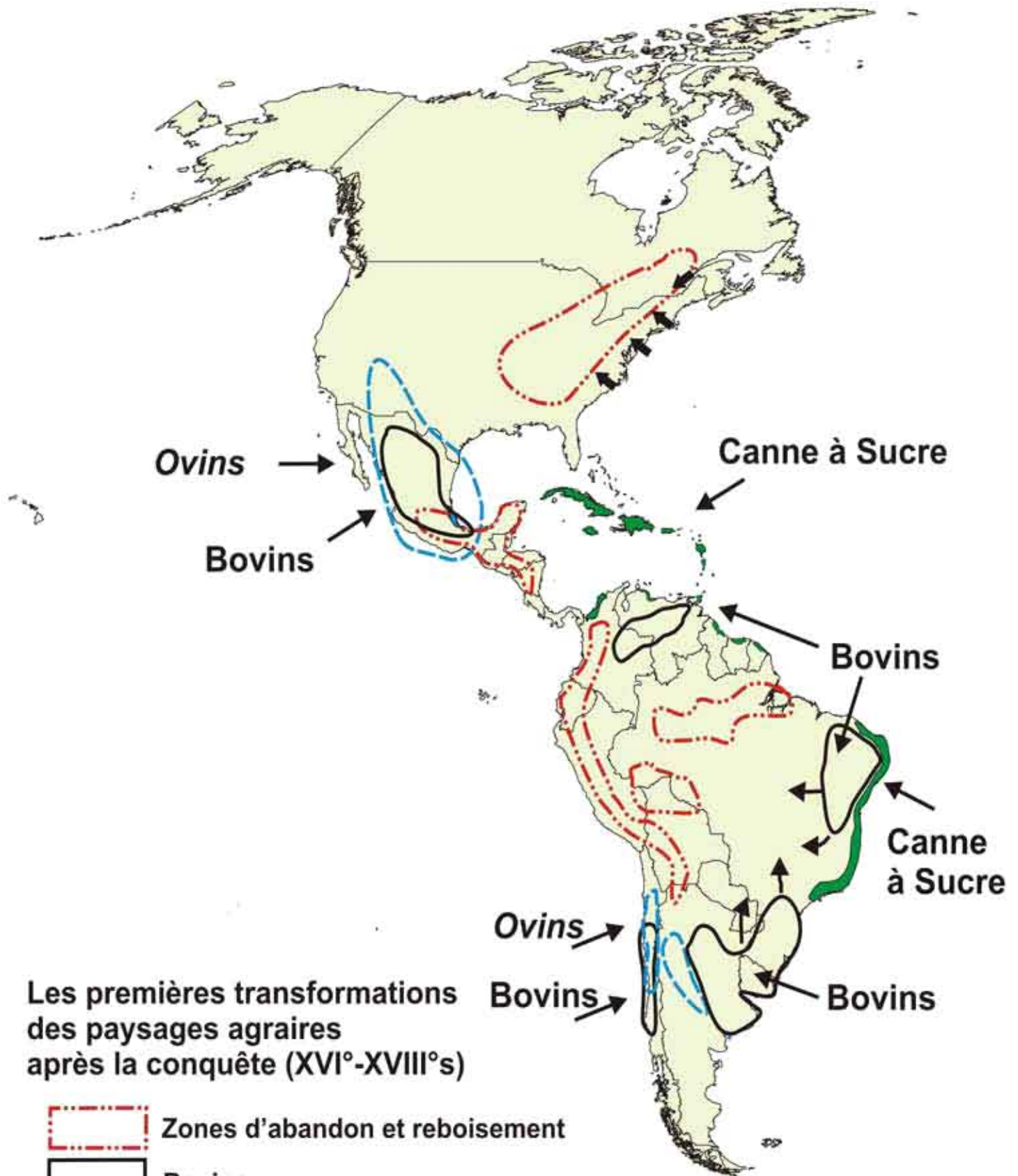
William M. Denevan (Dir.). *The native population of the Americas in 1492*. Wisconsin University Press, 1992.

Andrew C. Isenberg. *The destruction of the Bison*. Cambridge Un. Press, 2000.


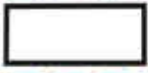


Elinor G.K. Melville. *A plague of sheep. Environmental consequences of the conquest of Mexico*. Cambridge University Press. 1997.

Alfred H. Siemens. *Between the summit and the sea. Central Veracruz in the Nineteenth century*. Vancouver, University of British Columbia Press. 1990.

Bruce G. Trigger. *Les indiens, la fourrure et les blancs*. Editions du Boréal, 1992. Traduit de l'anglais par G. Khal.



Les premières transformations des paysages agraires après la conquête (XVI^e-XVIII^es)

-  Zones d'abandon et reboisement
-  Bovins
-  Ovins
-  Canne à Sucre

 Colonisation agricole

J.P. Métaillé 2016